

Stéphanie PEREZ

Le Gardien de Téhéran

PEREZ, Stéphanie, *le Gardien de Téhéran*. (Édition Récamier, 2023). Paris. Plon Pocket, 2024. 233 pages.

Stéphanie Perez (1973-), journaliste et grand reporter, nous révèle dans un « Avertissement » que son roman « s’inspire d’une histoire vraie » et souligne que, si les données personnelles du gardien ont été modifiées ou inventées, tous les éléments historiques concernant le musée et la constitution de la collection sont rigoureusement exacts.

Mars 1979 : Cyrus Fardazi, gardien du musée d’art contemporain de Téhéran, attend avec angoisse l’arrivée des hommes de l’ayatollah Khomeini, et il se souvient.

Il se souvient de l’émotion ressentie adolescent en compagnie d’Azadeh, son amie d’enfance, en regardant à la télévision l’intronisation de Farah Diba (1938-) en 1967, puis en 1971 les cérémonies commémorant les deux mille ans de l’Empire perse. À 23 ans, il devient chauffeur du musée d’art contemporain qui doit être inauguré trois mois plus tard, fin 1977. Jeune homme discret, presque timide, il gagne la confiance du directeur et de son acheteuse américaine, et se lie d’amitié avec Laura, restauratrice anglaise de son âge, qui l’initie à la peinture dont il ignorait tout jusqu’alors. En cette fin de règne, l’inauguration se fait en présence de l’impératrice aussi belle que dans son souvenir, les femmes portent bijoux précieux et robes somptueuses, le buffet raffiné est entre les mains du directeur de chez Maxime : les invités venus du monde entier admirent la collection ainsi que la débauche de luxe et se goinfrent de caviar.

Dehors, la révolte gronde : le peuple vit mal, le peuple a faim et se moque bien de Gauguin, Picasso, Pollock ou Warhol. Azadeh a été arrêtée par la Savak. Et bientôt, ce sera la chute du régime sous la pression des jeunes révoltés, des communistes, de la gauche et des barbus. Le directeur redoutant le pire met les tableaux à l’abri et en confie la garde à Cyrus, avant de disparaître à l’étranger. Cyrus détient les clés et avec le soutien de son oncle Ali, cadre du nouveau régime qui refuse de voir que le pays va de Charybde en Scylla – le tchador ayant remplacé shorts et mini jupes et la Vaja la Savak – obtient la confiance des islamistes. Il passe son temps à lire, à documenter les tableaux et fait comprendre aux responsables la valeur marchande de la collection, la plus grande en art contemporain, hors de l’Europe et des USA, qui attendra 2017 pour faire l’objet d’une autre grande exposition où se pressent de nouveau les étrangers, sous les yeux d’un Cyrus de plus de soixante ans, fou de joie et de fierté.

Faire du gardien du musée d’art contemporain le gardien de Téhéran, c’est abusivement réduire la capitale et gommer les apports culturels spécifiques du pays. Le livre ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà, et présente des coquilles, allant de l’orthographe fautive des noms iraniens, à des fautes de syntaxe et des images éculées, dans un style d’une grande platitude qui ne suscite guère l’intérêt ni l’émotion.

Citations

« Elle est là, ses longs cheveux bruns épars sur ses épaules, recroquevillée sur une chaise au milieu des siens, et si chétive. Son amie vient d’être libérée. Le chah, conscient d’être en danger, lâche du lest. Depuis plusieurs jours, il fait amnistier les prisonniers politiques, célébrés comme des héros lorsqu’ils reviennent dans leur famille et leur quartier.

C'est donc le tour d'Azadeh ; elle aperçoit son ami et lui sourit faiblement. Il croise ses yeux éteints qui le regardent sans le voir. (...) Cyrus reste sur le palier, il a compris. Dans les yeux vides d'Azadeh, et son immobilité, il lit toute sa fragilité (...) Dans ses joues creusées et ses lèvres serrées, il voit le visage de tous les prisonniers torturés. Dans son mutisme, il entend leurs cris de damnés, leurs hurlements terrifiants qui ébranlent les murs des prisons, déchirent la nuit et le cœur de ceux qui attendent leur tout, il perçoit les plaintes de ces corps meurtris qui ne s'appartiennent plus. » p.120-121.

« Coincé dans un taxi collectif entre une adolescente maquillée comme une voiture volée et une grand-mère accrochée à son chapelet, Cyrus Farida, le nez collé à la vitre (*sic, ndlr*), observe la capitale. » p.18.